
Braves Grecs ! que votre révolution devienne aussi un bienfait pour les pauvres collégiens ! Brûlez vos dictionnaires et vos grammaires, renoncez à une langue qui fait votre cauchemard et vous serez bénis par la jeune génération.

Numéro d'inventaire : 1983.00851

Auteur(s) : Cham

Destouches

Type de document : image imprimée

Éditeur : Martinet (Maison) (172 rue de Rivoli et 41 rue Vivienne Paris)

Imprimeur : Destouches Imprimeur lithographe

Période de création : 3e quart 19e siècle

Date de création : 1862

Collection : Le Charivari / Actualités

Description : gravure de presse page de journal déchirée dimensions de la feuille : 447 x 310

Mesures : hauteur : 234 mm ; largeur : 187 mm

Notes : Scène satirique représentant un collégien suppliant à genoux un grec en costume national. Il serait bon de supprimer l'alphabet grec qui est un cauchemard pour tous les élèves qui font leurs humanités. signature dans la gravure à dr. : "Cham 1879" au-dessous du tr. c. : "maison Martinet 172 r. Rivoli et 41 r. Vivienne - Lith. destouches Paris" Cham : Noé (Comte Amédée Charles Henri de) : Dessinateur et caricaturiste français (1819-1879) Destouches : Imprimeur-lithographe, 28 rue Paradis-poissonnière. Dans sa production abondante, qui s'étend de 1853 à 1969 environ, figurent des pièces de sa main.

Mots-clés : Politique de l'éducation

Grec

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

Commentaire pagination : page 144

ill.



maître *Mathias* 178 r. Rivoli, et 41 r. Vivienne

Lith. Derlaucher, Paris

— Braves Grecs ! que votre révolution devienne aussi un bienfait pour les pauvres collégiens ! Brûlez vos dictionnaires et vos grammaires, renoncez à une langue qui fait notre cauchemard et vous serez bénis par la jeune génération.

26 Nov. 62

monde, — mais comme je savais sa lettre par cœur, je la lui ai débitée imperturbablement et j'ai fini en lui demandant une lecture pour un petit acte fraîchement pondu ; il me l'a gracieusement accordée pour demain. Jugez de mon bonheur, de mon allégresse ! car je suis sûr du résultat. Si vous vous intéressez à moi, cher ami, allez demain soir au café Véron, j'y ai vos y retrouver immédiatement après la réception de ma *Partie de dominos* ; c'est le titre de l'ouvrage.

Le lendemain je ne manquai pas au rendez-vous donné, et à neuf heures et demie je vis entrer mon heureux auteur.

— Eh bien ? lui dis-je avec empressement.

— Je suis ravi, enchante, mon cher ami.

— Vous êtes reçu ?

— Pas précisément ; je suis refusé à corrections ; mais quel homme charmant !

— Voyez le compte rendu de la séance.

— Je me suis donc présenté au théâtre à l'heure dite. M. le directeur n'était pas encore arrivé. Je me suis assis dans le foyer des artistes pour l'attendre à mon aise. Là mon imagination vagabonde se laissait aller aux rêves les plus extravagants, lorsque deux jeunes actrices, que je gérais probablement, eurent l'obligeance de m'apporter de l'arrivée de M..... Il était sur la scène, j'allai à lui ; il m'accueillit avec un charmant sourire en me frappant sur l'épaule. Vous le voyez, je suis de la maison. Je le suivis dans son cabinet où il voulut bien avec une bonté paternelle me demander ce que je désirais. Je déclarai mon nom qu'il parut entendre pour la première fois.

— Il vous reconnaissait du moins ?

— Non, non ; ces gens-là voient tant de monde. Enfin, je rafraichis sa mémoire qui, soit dit entre nous, me paraît bien fatiguée, et je lui débital de nouveau mon compliment. La chose alla comme sur des roulettes ; il me fit asseoir à son bureau et s'installa commodément dans un grand fauteuil placé près de moi. — Avant de commencer, me dit-il, je dois vous prévenir d'une chose ; c'est que nous sommes bien malheureux ici avec les pièces en un acte. Le public semble nous condamner aux grandes machines ; je vous demanderai donc si, comme je l'espère, nous traitons de vouloir bien me laisser le choix du moment où je devrai m'interrompre. Je m'empressai de protester de mon respect pour ses décisions et j'attaquai ma première scène. En l'entendant l'excellent homme eut quelques petits rires tout à fait encourageants. Vers le milieu de l'acte il cessa de romuer. J'allais toujours et jamais ma diction n'avait été plus nerveuse, plus magnétique. Je faisais sauter chaque réplique comme un bouillon de champagne et je présentais avec une adresse extrême à la lumière toutes les facettes de mon drame.

Tout à coup je fus interrompu par un bruit inquiétant ; impossible de m'y tromper : M. ... dormait et, qui plus est, ronflait à faire envie. Ceci, je vous l'avoue, jeta du froid sur ma lecture ; ma voix devint moins montante et passa dans l'ombre maints traits d'esprit qui se seraient mieux trouvés d'un débit plus accentué. Je dois dire que M. Trois-Etoiles ne dormit que pendant le milieu de la pièce et qu'il se réveilla vers les dernières scènes.

Quand j'eus fini, il se leva, alla s'adosser à la cheminée,

et me demanda la permission de me soumettre ses observations. Je m'inclinai respectueusement. — Monsieur, me dit-il, votre pièce est charmante, beaucoup de talent ; c'est écrit, peut-être même avec trop de conscience ; mais votre sujet est usé, on a vu ça partout ; vos situations manquent d'imprévu, de cocasserie et je craindrais pour vous un revers si cette pièce était jouée. Le commencement et la fin m'ont paru faibles ; le milieu est infiniment préférable ; très bien le milieu ! C'est écrit. Malheureusement la tête et la queue de l'ouvrage laissent trop à désirer. Croyez, monsieur, à tous mes regrets, mais je dois vous parler avec franchise. Maintenant laissez-moi espérer que vous ne vous en tiendrez pas avec mon théâtre à ce premier ouvrage ; car une personne de votre talent doit avoir quand elle le voudra un succès de premier ordre et je serais bien heureux de vous aider à l'obtenir.

— Il vous répétait la conclusion de sa lettre.

— Oui, c'est une formule ; ces gens-là ont à parler avec tant de monde. Je le quittai là-dessus enchanté de lui.

— Pourtant il s'est endormi au milieu de votre lecture et cela devait être défendu pour une pièce en un acte.

— J'aurais tort de m'en plaindre, puisque c'est la partie qu'il n'a pas entendue qui lui a paru la meilleure.

— Cher ami, à ce compte-là, si vous parvenez une autre fois à l'endormir au commencement et à faire en sorte qu'il ne se réveille qu'à la fin, vous serez reçu inmanquablement.

LOUIS LEROY.

